

1900-1945

LE QUÉBEC DANS LA TOURMENTE

La littérature: terroir, exotisme et voyage intérieur

La société québécoise entre immobilisme et changement

Dans le Québec du début du siècle, l'élite francophone tient fermement à ce que la province reste à l'abri des changements. L'agriculteur vaillant, attaché à la terre, bon catholique,

qui élève une famille nombreuse, reste le meilleur modèle à suivre. L'élite se méfie du conquérant anglais et protestant, qui menace toujours d'assimiler les francophones. La France, quant à elle, n'est plus un exemple à imiter dès que le pays devient officiellement laïque, avec la loi du 9 décembre 1905 sur la séparation des Églises et de l'État. Il faut donc que le Canada français se replie sur lui-même pour préserver son identité sans cesse menacée. Malgré tout, ces vœux se heurtent à des changements liés aux transformations qui surviennent dans le reste du monde et qui se font sentir jusque dans notre région lointaine du nord de l'Amérique.

La société québécoise se trouve donc transformée par les changements inévitables qui jalonnent son histoire :

- Le Québec connaît un **exode rural**. Les paysans sont attirés par les villes où se développe un important secteur manufacturier qui a besoin de main-d'œuvre. En 1901, 60,3 % de la population est rurale. Cette proportion se réduit à 51,8 % en 1911 et à 36 % en 1921 (Statistique Canada, 2013).
- **L'émigration des Canadiens français aux États-Unis se poursuit**. Comme au siècle précédent, certains rentrent au Québec rapidement, mais bon nombre d'émigrés préfèrent encore s'installer définitivement dans leur nouveau pays et finissent par s'y assimiler. Certains romans abordent le sujet.
- Lors de la Première Guerre mondiale, **les Canadiens français refusent avec vigueur la conscription**, généralement acceptée au Canada anglais. Le Québec se sent isolé et la population nourrit un ressentiment contre le Canada anglais.
- **La Grande Dépression touche durement le Québec**. Les chômeurs sont nombreux, et la misère, bien réelle. La population doit apprendre à vivre avec très peu, dans des conditions difficiles. Le développement du Québec est sévèrement stoppé: la natalité baisse, l'immigration est réduite, l'exode vers les villes est momentanément ralenti.
- **La Seconde Guerre mondiale ramène la prospérité**, mais au prix de millions de morts en Europe. Une nouvelle crise de la conscription crée une fois de plus des tensions entre les anglophones et les francophones du pays. En 1942, à un plébiscite tenu dans tout le Canada, les Canadiens français votent majoritairement contre la conscription, alors que les Canadiens anglais l'acceptent. Les soldats du Québec sont malgré tout nombreux à aller se battre en Europe.

Même si ces événements changent la vie au Québec, la société reste dans l'ensemble très conservatrice. Les élites continuent de se méfier du changement et d'édifier en modèle la société rurale, pourtant décimée. Même dans les villes, les Canadiens français conservent un esprit de paroissiens et ont tendance à reproduire un mode de vie semblable à celui qu'ils ont connu à la campagne. Dans son roman *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy décrit avec justesse la vie dans le quartier Saint-Henri à Montréal, où le mode de vie paroissial « se recomposait dans sa tranquillité et sa puissance de durée. École, église, couvent: bloc séculaire fortement noué au cœur de la jungle citadine comme au creux des vallons laurentiens. »

La littérature québécoise entre idéalisme, réalité et fuite de la réalité

Le début du xx^e siècle voit naître une importante polémique littéraire: la **querelle des «exotiques» et des régionalistes**. Ce premier débat d'importance est l'occasion, pour les écrivains, de se questionner profondément sur notre identité: ils se demandent si la littérature doit s'intéresser d'abord et avant tout à nos particularités régionales ou être universelle, de façon à être comprise par tous les publics. Les «exotiques» et les régionalistes qui s'affrontent ont des points de vue difficilement conciliables. Par la suite, ce sujet ne cessera jamais vraiment d'être débattu.

Le roman, quant à lui, reste bien ancré dans la réalité rurale, mais beaucoup d'écrivains refusent d'actualiser cette réalité. Les auteurs continuent jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale à écrire des **romans du terroir** où ils mettent en scène des paysans attachés à leur terre, en dépit de l'exode rural et de l'apparition d'une importante classe ouvrière. L'appui du clergé et le succès international de *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, un Français de passage au Canada, encouragent les écrivains à poursuivre dans cette voie.

Bonheur d'occasion (1945)


Gabrielle ROY
 (1909-1983)

Gabrielle Roy fait une entrée remarquée sur la scène littéraire avec *Bonheur d'occasion*, un roman qui est immédiatement reconnu comme une œuvre majeure et qui reçoit en France le prix Femina. Dans ce roman, comme dans ceux qui lui succèdent, l'auteure se distingue par la tendresse et la justesse psychologique avec lesquelles elle aborde ses personnages. Les œuvres qui suivent *Bonheur d'occasion* sont très personnelles et comprennent souvent des éléments autobiographiques, transformés ou non, entre autres *Rue Deschambault* (1955) et *Ces enfants de ma vie* (1977), qui s'inspirent de l'enfance et de la jeunesse de l'auteure au Manitoba, ainsi que *La détresse et l'enchantement* (1984), première partie d'une vaste autobiographie inachevée.

Bonheur d'occasion présente au lecteur le quartier ouvrier de Saint-Henri, à Montréal. Les amours de la jeune Florentine Lacasse servent de prétexte pour ausculter la vie de ses habitants et leurs difficultés. La crise économique a frappé durement la famille nombreuse de Florentine, victime de la pauvreté et du chômage. Néanmoins, la nouvelle prospérité apportée par la guerre et l'instinct de survie donnent aux personnages la force de résister à leur sort. Jean Lévesque, l'homme dont Florentine tombe amoureuse, est un ambitieux qui cherche à sortir du milieu ouvrier d'où il provient. Il se fait de la jeune femme un portrait ambigu.

Depuis qu'il l'avait aperçue un jour qu'il était allé dîner au *Quinze-Cents*¹, il n'avait cessé de la revoir aux instants les plus imprévus, parfois dans la salle de forge quand, le haut fourneau ouvert, la flamme dansait devant ses yeux, et même parfois ici, dans sa chambre,

5 lorsque le vent, comme ce soir, secouait les fenêtres et l'environnait de son déchaînement. Et à la fin, cette obsession était devenue si vive qu'il n'avait plus qu'un seul moyen d'en être délivré : se montrer volontairement cynique et dur envers la jeune fille, l'obliger à
10 le haïr, l'engager à le craindre, à s'éloigner de lui afin qu'il n'eût pas à faire lui-même cet effort. Et pourtant, après une et même deux tentatives de ce genre, il était retourné au restaurant. Il avait revu Florentine et, aujourd'hui, il s'était même laissé aller à l'inviter. Par
15 pitié ? Par intérêt ? Ou simplement pour mettre entre eux l'irréparable, car elle aurait dû refuser une invitation si brusque et si maladroite. Avait-il compté qu'elle refuserait ?

Il la revit, pâle, avec cette lueur trouble qu'elle avait dans
20 les yeux, et se demanda : « Est-ce qu'elle m'aurait pris au sérieux ? Est-ce qu'elle est assez téméraire pour venir à mon rendez-vous ? »

La curiosité, il le savait bien, dès lors le posséderait absolument, une curiosité qui brûlait comme une passion, le seul sentiment d'ailleurs dont il n'eût peut-être
25 pas cherché à se rendre maître parce qu'il lui paraissait indispensable à l'enrichissement personnel. La curiosité était déchaînée en lui comme le vent partout ce soir dans le faubourg, au long du canal, dans les rues
30 désertes, autour des petites maisons de bois, partout, et jusque sur la montagne.

Au bout d'un moment, il voulut ramener son attention sur le travail qu'il avait à faire, mais à la suite des équations, sa plume traça le nom de Florentine. Puis,
35 hésitant, il ajouta le mot : « Lacasse » et presque aussitôt l'effaça avec humeur. Florentine, pensa-t-il, était

une appellation jeune, joyeuse, comme un mot de printemps, mais le nom, après ce prénom, avait une tournure peuple, de misère, qui détruisait tout son charme. Et c'était probablement ainsi qu'elle était elle-même, la petite serveuse du
40 *Quinze-Cents* : moitié peuple, moitié printemps gracieux, printemps court, printemps qui serait tôt fané.

1. Magasin où l'on trouvait de tout à bon marché, qui incluait parfois un comptoir où l'on servait des repas chauds.